

C'est quoi, cette FLEUR JAUNE ?

Peu de gens savent le nom des plantes sauvages
de la campagne ou celui des oiseaux de nos jardins.
Pour Caroline Buijs, un nouveau monde s'ouvre
à nous dès que l'on acquiert quelques connaissances,
même minimes, des choses de la nature.



“Dans la première moitié du XX^e siècle, il était encore assez courant de cueillir des plantes dans la nature pour se nourrir”

“Lorsque j’allais faire du vélo avec mon père, alors âgé de 85 ans, il était capable de nommer sans effort toutes les plantes que nous voyions : l’avoine, l’orge, le blé, etc. Lorsque nous nous arrêtions pour manger un sandwich sur un carré d’herbe, il connaissait le nom de toutes les fleurs sauvages. Cela m’a toujours étonnée, parce que mes propres connaissances en botanique se limitent à ‘Oh, c’est vert, c’est beau !’”

Ria Loohuizen, auteur du livre *Van nature* (De la nature), avoue : “Je ne suis pas la seule à ne pas savoir grand-chose sur ce qui pousse et fleurit. Non seulement le nombre de zones naturelles protégées aux Pays-Bas a été considérablement réduit au siècle dernier, mais nous nous sommes également beaucoup éloignés de la nature en l’espace d’une génération.”

Cela se vérifie dans tous les pays. En 2013, en Grande-Bretagne, l’organisation à but non lucratif nommée Greenversity a mené une étude demandant aux personnes d’indiquer les compétences maîtrisées couramment il y a soixante ans qu’ils estimaient être en voie de disparition. Les trois plus citées sont : 1) réparer les objets ménagers, 2) identifier la flore et la faune sauvages, 3) se procurer de la nourriture dans la nature.

Dans la première moitié du XX^e siècle, il était encore assez courant de cueillir des plantes dans la nature pour se nourrir, un complément à l’alimentation quotidienne indispensable durant les hivers rigoureux en Europe du Nord. En l’absence de réfrigération, les gens trouvaient leur dose de vitamines dans les produits conservés par

lacto-fermentation comme la choucroute, ou salés et séchés comme le jambon. Au printemps, après de longs mois de ce régime monotone, ils allaient cueillir des pousses d’orties, de l’oseille et des pissenlits pour apporter un peu de verdure et de vitamines à leur repas. Selon la saison, ils se nourrissaient de ce que la nature leur offrait : fleurs de sureau, baies, ail sauvage, mûres, menthe, camomille, châtaignes, pommes, champignons et bien plus encore. La cueillette n’était pas seulement une façon de remplir le garde-manger, c’était aussi une activité sociale.

La mère de Ria Loohuizen allait toujours “dans les prés” au début du printemps avec un groupe de personnes pour se procurer de la nourriture. Ria explique l’abandon de cette pratique par le développement rapide de la technologie agricole après la Seconde Guerre mondiale. Ramasser des plantes sauvages est devenu superflu et cette habitude s’est perdue en une seule génération.

CE BEL ARBRE LÀ-BAS

“On dit que les enfants âgés entre 5 et 12 ans sont particulièrement impressionnables et très sensibles à la nature. Sauf que, si la maison où j’ai grandi se trouvait au départ en face d’un champ de bruyère, celui-ci a très vite fait place à un lotissement. Le pré à droite de chez nous a lui aussi disparu. C’est peut-être à ce moment-là que je m’en suis désintéressée : la nature, c’était avant tout quelque chose qui avait vocation à disparaître.

“Le fait que mon vieux schnock de prof de sciences naturelles n’avait aucun talent pour nous enseigner les merveilles de la biologie n’a rien arrangé. Et pour finir, je suis partie étudier à l’université, en centre-ville : j’ai alors associé la nature aux gens qui portent des vêtements marronnasses et ne boivent pas de bière. Ce n’est que vers 30 ans que j’ai commencé à apprécier les joies de la marche. J’ai enfin arrêté de demander sans cesse ‘On n’est pas encore arrivés ?’ et j’ai découvert que l’important c’était justement de marcher, tout simplement. J’ai aussi remarqué que mon esprit se vidait de façon très agréable quand j’étais entourée par de la verdure. Mais je n’avais pas la moindre idée de ce qui m’entourait exactement. J’étais capable de distinguer un coquelicot d’une fleur de pissenlit, mais guère plus.”

Victoria Price, responsable en Grande-Bretagne d’une équipe de recherche pour la conservation de la nature travaillant pour l’ONG environnementale Fauna & Flora International, dit que les gens avaient autrefois une bien meilleure connaissance de la botanique courante, en partie parce qu’on utilisait les plantes locales à des fins médicinales. “On a perdu la connaissance des animaux et des oiseaux, mais encore davantage celle de la flore : les gens ne savent plus identifier les plantes qui les entourent, sans parler de connaître leurs propriétés médicinales, explique-t-elle. C’est le résultat du déclin de l’agriculture et de l’exode rural.” Les plantes qui se trouvent juste sous nos yeux sont parfois incroyablement utiles en plus d’être belles.

Et c’est vraiment dommage, car, comme Marjoleine de Vos l’a écrit dans le journal néerlandais *NRC Handelsblad* : “Le savoir est une joie en lui-même. Mieux connaître quelque chose rend le monde plus intense. Par exemple, pour quelqu’un qui a quelques lumières en botanique ‘ces jolies fleurs sur le talus’ sont un mélange d’anthriscus sauvage, d’achillée millefeuille et de petit rhinanthe. Ces personnes-là perçoivent davantage de choses, et cela enrichit leur vie.”

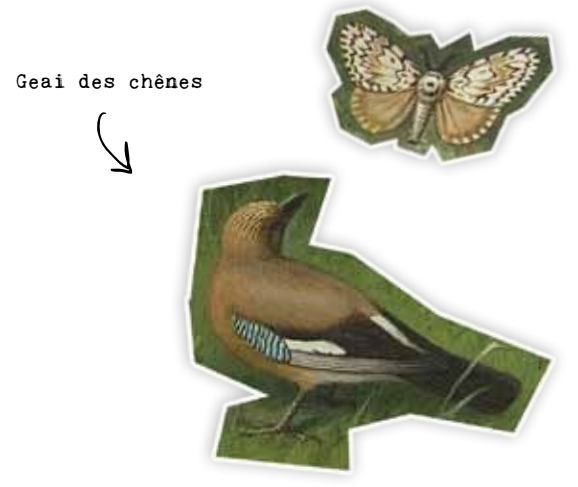
Dans son livre *Ontpoet* (Révélé), le journaliste Caspar Janssen décrit pourquoi il est bon d’avoir un peu plus d’éléments à sa disposition que “c’est d’un joli ton de vert”. “Pendant des années, j’ai regardé chaque jour des douzaines d’arbres sans en connaître le nom, écrit-il. L’an dernier, j’en ai eu assez. Pour commencer, j’ai eu envie de connaître le nom du beau spécimen en face de chez moi. Il m’était arrivé de dire que c’était un saule ou même un tilleul et personne ne m’avait jamais contredit. Finalement, j’ai cueilli une feuille sur l’arbre et je l’ai comparée avec les illustrations d’un manuel de naturaliste. Je ne me pose plus la question à présent : c’est un peuplier. Une grande satisfaction pour un tout petit effort. Depuis, j’apprends à reconnaître tous les arbres et les arbustes qui m’entourent et cela apporte de nouvelles dimensions, de nouvelles conversations, de nouvelles histoires à ma vie. Auparavant, mes voisins auraient dit “c’est joli, tous ces arbres”. Désormais, nous discutons des couleurs du châtaignier et du savonnier, des chatons mâles et femelles du peuplier, de la floraison du magnolia et du sorbier. Oui, on peut vraiment dire que c’est enrichissant. En tout cas, cela m’a rendu très heureux.”

C’est grâce à Wim, l’instituteur de maternelle de mon fils, que ma curiosité à propos de la nature s’est considérablement développée l’an dernier. Wim sait qu’il y a des amoureux de la nature en sommeil ici à Amsterdam, parmi ses élèves et parmi leurs parents. Il a su développer l’enthousiasme de mon fils pour les plants de courgettes et de pommes de terre, ou pour les dahlias. Il a inventé des activités très amusantes comme le merveilleux concours hivernal de pesage de carottes.

LE DÉSESPLOIR DU PEINTRE

En résumé, il fait ce que les fondateurs de l’éducation à la nature préconisaient il y a cent ans : rendre cet enseignement concret. En tant qu’enseignants, ils emmenaient leurs élèves à l’extérieur et, dans chaque salle de classe, ils installaient un aquarium et un terrarium. Parce qu’ils estimaient que l’observation directe est la base de toute connaissance. Il suffit de regarder les choses attentivement. Les noms eux-mêmes sont si intéressants qu’ils constituent une raison suffisante pour étudier les plantes. En français, on appelle communément *Saxifraga x urbium* “saxifrage désespoir du peintre” car aucun artiste n’est capable de peindre ses innombrables petites fleurs blanches en panicules légères et aériennes, sans cesse en mouvement sur ses fines tiges. ➡

“L’observation directe est la base de toute connaissance sur la nature. Il suffit de regarder les choses attentivement”





DES APPLIS POUR BIEN DÉMARRER

La découverte commence à nos pieds. Les plantes qui peuplent notre propre jardin ou notre rue ne sont pas forcément les mêmes que celles du jardin d'à côté. C'est ce qui fait toute la richesse et la beauté de la nature. Voici quelques applis pour vous aider à identifier les espèces locales.

- * Pl@ntNet est une base de données française développée par les scientifiques de divers organismes de recherche (Cirad, Inra, Inria...). Il suffit de prendre une photo de la plante à identifier. L'appli indique son nom botanique, après l'avoir comparée à celles de la banque de données qui comprend aujourd'hui plus de 4100 espèces sauvages de la flore française métropolitaine, nombre qui augmente constamment grâce aux contributions des utilisateurs.
- * Sur le même principe de comparaison d'images, l'appli LikeThat Jardin permet d'identifier les fleurs ornementales. Outre le nom de la plante, l'appli fournit des conseils de culture.

- * Flore de poche vous aidera à reconnaître environ 450 espèces de plantes à fleurs sur le terrain. Les données (photos, nom scientifique et commun en latin, français et anglais, fiche descriptive...) restent disponibles hors-ligne après téléchargement. Parfait quand on est au milieu des bois.
- * Pour apprendre à reconnaître les arbres et les animaux des forêts françaises, l'appli Clés de forêt propose des fiches - accessibles hors-ligne - récapitulant progressivement les éléments (forme des feuilles, empreintes...) permettant l'identification du sujet.

TEXTE CAROLINE BUIJS AVEC NINA SIEGAL ILLUSTRATIONS © 2013 NOORDHOFF UITGEVERS B.V., GRONINGEN/HOUTEN, NATIONAAL ONDERWIJSMUSEUM DORDRECHT COLLECTION

“Ne soyez pas impatients, prenez quinze minutes au lieu de dix, un naturaliste a toujours le temps”

Lychnis chalcadonica, une herbacée vivace de la famille de l'œillet, est connue aussi sous l'appellation de croix de Malte ou croix de Jérusalem, car sa fleur vue de dessus ressemble vraiment à la croix des Templiers, avec une branche en plus. Ses fleurs rouge vif lui valent dans les pays anglo-saxons le nom de *burning love* (amour brûlant). Les noms communs des plantes sont souvent très imagés (cabaret des oiseaux), certains font référence au diable (griffe du diable), à leurs propriétés (herbe-aux-chats, caille-lait jaune), à l'endroit où elles poussent (giroflée des murailles, ache des montagnes, joubarbe des toits), à leur forme (cheveux de Vénus) ou à la saison où elles poussent (orge d'hiver, pomme de mai). Ce qu'il y a de bien aussi, si l'on a envie de s'intéresser à la nature, c'est qu'on n'arrive à rien en étant pressé. Le botaniste et protecteur de la nature néerlandais Jac. P. Thijssse a écrit il y a plus de cent ans : “Ne soyez pas impatients : si vous ne parvenez pas à atteindre votre but en dix minutes, prenez-en quinze, un naturaliste a toujours le temps. [...] Si vous êtes parti à la recherche d'un chardonneret, il est très possible qu'il ne se montre pas à vous. Mais vous pourriez être récompensé pour votre peine par l'apparition inattendue d'un vol de bruants des neiges, d'un pic-vert ou d'un jaseur boréal.”

OH, UNE GALLINULE

Mais en pratique, comment améliorer notre connaissance des noms des plantes et des oiseaux ? Commencer en mémorisant des listes aléatoires de noms de fleurs semble une tâche infinie. On apprend généralement plus vite quand on prend du plaisir à le faire, et c'est vrai aussi pour les sciences naturelles, comme le confirme Victoria Price : “Il y a plein de façons d'apprendre, surtout maintenant que nous avons tant d'applis d'identification à notre disposition. Il suffit de les télécharger. Beaucoup de réserves naturelles ont également des programmes éducatifs pour apprendre à observer les oiseaux ou les insectes, elles organisent des randonnées accompagnées pour identifier les arbres. Les organisations environnementales locales sont aussi un bon moyen de mettre le pied à l'étrier. Il y a en outre un mouvement très actif autour de la faune et la flore en milieu urbain, ainsi que des infrastructures pour aménager des environnements naturels en ville, comme l'accueil d'espèces locales et de

plantes herbacées sur les toitures végétalisées ou même à l'intérieur des appartements. Choisir ce que l'on préfère apprendre est également utile. D'abord les oiseaux, les arbres ou les papillons ? Ou peut-être le nom des fleurs de son jardin ou de son balcon ? J'ai commencé par le parc où je vais me promener pendant ma pause déjeuner et j'ai décidé d'apprendre trois nouveaux noms à chaque balade. Selon la saison, je cueille une feuille ou une fleur et une fois à la maison, je cherche son nom. Il m'arrive de photographier un oiseau que je ne connais pas. C'est comme cela que j'ai récemment réussi à identifier une gallinule, une poule d'eau, avec une appli d'identification. À la maison, ma famille m'a taquinée, je sais que les poules d'eau ne sont pas si rares mais cela m'était égal. La joie de trouver toute seule le nom d'un oiseau – ou d'un arbre, d'une plante ou d'une fleur – que je ne connaissais pas me suffit. À présent je sais que l'observation est la clé de l'apprentissage des sciences naturelles. Cela nous aide à regarder plus attentivement, et ce sera donc profitable dans d'autres domaines, comme le dessin. Et on apprend aussi que la nature n'obéit à aucun calendrier. Comme l'écrivait Jac. P. Thijssse : “On n'a pas encore décidé qui sera cette année le premier à annoncer le printemps : la grive musicienne, le perce-neige ou le noisetier commun. Une année, c'est le petit oiseau, la suivante l'arbuste ou la fleur. Mais qui que ce soit, ils le savent toujours avant n'importe quel être humain qui regarde le calendrier et pense que le printemps commence chaque année le 21 mars.” ●

